

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 39

Artikel: Au restaurant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vois la joue rouge et enflée ; vous avez les yeux battus ; évidemment vous n'aurez pas dormi de toute la nuit. Une de vos jolies dents vous fait mal. C'est en vain que vous la tenez à l'abri des courants d'air derrière un rempart de ouate, et que vous y mettez et des cataplasmes et du baume tranquille. Que va dire Jean-Louis, quand il viendra vous attendre ce soir comme d'habitude au coin du jardin ? Il vous trouvera laide. Et jamais de la vie, vous ne pourrez aller danser dimanche au bal de l'abbaye. Il faudrait là du *baume d'acier* ; mais vous n'avez pas le courage. Ecoutez donc !

Remède pour le mal de dents.

Prenez un derbon tout vif et lui mordez les pattes devant avec la dent qui vous fait mal, puis laissez-le courir.

Essayez ! Je ne vous dis que ça !

Et puis, après tout ! Pourquoi ces recettes ne guériraient-elles pas aussi bien que les spécialités pharmaceutiques qui s'étaient à la quatrième page des journaux ? Elles sont en tout cas tout aussi ragoûtantes, et si elles ne font pas de bien, elles ne peuvent au moins pas faire de mal, et on sait ce qu'il y a dedans !

Seulement, voilà... c'est la foi. Il y faut la foi, la foi, vous dis-je, tout est là.

PIERRE D'ANTAN.

REVI

UNE faute d'impression a rendu inintelligible un des dictions extraits de *Po recafà*, que nous avons publiés il y a huit jours. Il faut lire :

Se lè z'hommo bêvstan, lè fennè cafotan (et non « capotan »).

Puisque nous sommes aux proverbes sur les hommes et les femmes, glâmons encore ceux-ci dans la riche moisson de *Po recafà* :

L'hommo lè d'êtopa ;
La fenna, dè rita.

Ci que marie onna galéza fenna, ein marie duvè.

Lè fellie dè bon païsan et lè tommè dè pouré dzein san maurè dévan d'itre villie.

Se ne lâi avâi min dè fou, ne lâi arâi min dè cure.

Ci que n'a min dè Marion, n'a min dè cousin.

Dau tein, dâi fémâlè et dau gouvernemein, ne fau pas s'ein mécllia, du qu'on ne lâi avance rein.

DANIEL ET JEAN-LOUIS

EH bien, la voilà finie, cette exposition d'agriculture !

— Ma foi, c'est pas trop tôt ! On commençait tout de même un peu à dérailler. Tu congois, Daniel, tout le jour en ribote. C'est qu'à la fin on ne démarrait presque plus de cette dégustation.

— Oh ! y a pas, c'était rude gai, là-dedans ! Et puis quelles fines gouttes. C'est seulement dommage qu'on n'ait pas ça pu déguster en paix. Moi, j'aime rien tant boire debout ; ça descend trop vite.

— C'est sûr, mais tu comprends, y avait bien trop de monde ; y avait plus de place pour des tables et des bancs.

— Et puis, c'est que tous les vins de l'univers y étaient, jusqu'à du genevois. Oh ! mais c'est pas pou dire, tu sais, moi j'ai rien contre les Genevois, c'est de bons zigues, des gais lurons, après tout, mais leur vin, ma foi...

— Oh ! sans doute, c'est pas du Désaley. Mais que veux-tu, c'est la bise qui fait ça. Tu sais bien qu'à Genève, elle souffle avec une force de la metzance. Y faut des raisins de stra solides pou y teni. Les nôtres auraient tout de suite la

pelure éclaffée. Alors, n'est-ce pas, le clair s'en ressent ; il est un peu dure. Oh ! mais y se laisse boire tout de même. On en a bu une bouteille avec l'ami Baatard ; y descendait bel et bien.

— Oui, c'est comme ça du vin qui faut boire en été ; quand y fait bien chaud et qu'on a bien soif.

— Oué !

— C'est pas comme le valaisan ! En voilà un qui est d'une force ! Nom de nom ! On est tout de suite en carrouset.

— D'accord, mais il est rude bon. Dans l'estomac, y fait chauffage central.

— Oh ! et les nôtres aussi sont bons, y a pas. Et puis, y nous connaissent. On aime toujours y reveni.

— Alo !

— Ma foi, c'était une belle fête que cette exposition. Y avait de tout. Quelles belles bêtes ! Et ces machines ! Y en avait-y ! y en avait-y ! On ne pouvait seulement pas tout voir à mesure.

— Moi, y a qu'une seule chose que j'aie pas trouvée estra, c'est l'aquarium.

— Et dire qu'y fallait payer cinquante centimes de plus pour y entrer.

— Pour voir quoi ? .. De l'eau, des poissons et des écrevisses !

— Et qui z'avaient l'air à moitié bécuits.

— Et la cantine ? voilà une belle cantine !

— Ah ! tu comprends, c'est là comme qui dirait qu'on expose les orateurs et les musiques.

— C'est vrai qu'y en a eu des discours. Ti possible quelle avalanche ! y n'y avait plus que ça dans les papiers. Oh ! ma foi, au respect, je les ai pas lus ; c'était bien trop long. Dis, entre nous, Jean-Louis, crois-tu que tous ces discours c'est bien nécessaire ?

— Nécessaire... nécessaire... Non, pas précisément... C'est pour pas qui soit dit qu'on se met à table rien que pour manger.

— Et puis, j'ai remarqué que c'est toujours les mêmes qui les font et qui les écoutent, ces discours. Les autres personnes babilent, se promènent, chantent, rigolent, n'entendent rien.

— Mais elles crient bravo ! tout de même.

— Y me semble qu'on devrait à présent en finir un peu avec ces discours. D'ailleurs, c'est toujours la même chose.

— C'est pas étonnant, depuis le temps qu'on en fait

— Moi, je trouve que dans chaque banquet de grande fête, dans les cantines, y ne devrait y avoir qu'un seul discours : le toast à la patrie. Quatre mots en croix, bien sentis, qu'on écouterait debout et chapeaux bas. Après, on chantait le Cantique suisse. Et voilà tout.

— Ce serait court et bon.

— Ça vous remueraient les sentiments et on serait toujours plus fiers d'être Suisses et bons Vaudois.

— Ma foi, Daniel, je crois que tu as bien raison ; mais, vois-tu, je crois qu'on n'en est pas encore là. Y a trop de gens qui ne peuvent pas se taire et qui croient toujours que la terre ne tournerait plus s'ils ne prenaient pas la parole.

— Oh ! c'est bien possible. Enfin, que veux-tu, je t'ai dit ce que je pense. C'est mon idée et je la partage.

Au restaurant. — Le client : « Garçon, je vous ai demandé un potage tortue, et je ne vois pas de tortue du tout dans ce que vous venez de me servir. »

Le garçon. — Simple question de mots, monsieur. Si au lieu d'un potage tortue, monsieur avait commandé un consommé Sarah-Bernhardt, monsieur se serait-il attendu à trouver la grande tragédienne dans son assiette ? Qu'est-ce que monsieur désire boire ?

SOUVENIRS DE JEUNESSE

Un de nos plus fidèles lecteurs nous adresse les lignes suivantes que les vieux Veveysans, entre autres, lireont avec plaisir.

* * *

C'ÉTAIT à l'époque où les batz, les demi-batz et les crutz de tous les cantons allaient rejoindre les vieilles lunes.

La maison n°16, rue du Simplon, à Vevey, appartenait à M. l'ancien juge cantonal M..., propriétaire de vignes, dont les récoltes, plus grandes que de nos jours, se débattaient dans le « vendage » au rez-de-chaussée où se voit actuellement le brillant magasin de la Société électrique Vevey-Montreux.

Ce vendage ne présentait point le luxe de nos cafés actuels : deux grandes tables, quatre grands bancs, le bouteille au fond, contre le grillage duquel était suspendue la planchette avec ses ronds gravés pour compter la monnaie à rendre. Aux murs, pas de tableaux, seuls les avis concernant l'interdiction de fréquenter les établissements, frappant quelques trop grands amateurs de la dive bouteille.

Mais le vin nouveau, petit-vieux et bon vieux y étaient bons.

A cette époque, Vevey n'avait pas la moitié de la population actuelle ; l'élément étranger n'y était pas nombreux ; la plupart des familles avaient leur sobriquet.

Le vendage M... était desservi par une veuve, surnommée *la piqueuse*, qui habitait au 1^{er} étage. L'écrivain de ces lignes se souvient d'avoir vu cette bonne femme, assise sur un tabouret sur le seuil du vendage, tricotant, ayant son chat aux trois couleurs sur ses genoux et auquel elle disait à l'arrivée d'un client : « Dis voir, Minette, il faut t'en aller, pour que je puisse aller lui servir sa quattre. »

Au 2^{me} étage habitait un maître maçon que ses ouvriers appelaient *tourmente*.

Au 3^{me} étage, perchait un libraire, dont la boutique aux vitrages à petits carreaux était dans la maison de l'ancien ministre, M. M..., à l'angle des rues du Simplon et du Centre. Était-ce au teint jaunâtre de sa figure, à sa complexion délicate qu'il devait de posséder le sobriquet irrévérencieux de la *colique* ?

Le collège était près, et au sortir des classes, les élèves, à qui cet assemblage de surnoms n'avait pas échappé, se payaient le plaisir, lorsqu'ils voyaient quelqu'un aux fenêtres, de s'arrêter devant la maison, et, en montrant du doigt les trois étages successivement, criaient :

La colique tourmente la piqueuse !

M.

Le visiteur bien renseigné. — Y a-t-il loin, mon petit garçon, d'ici au palais de Rumine ?

— Ça dépend, m'sieu.

— Tu me paraîs intelligent. Comment t'appelles-tu ?

— Comme mon père, m'sieu.

— Vous êtes nombreux dans votre famille ?

— Autant que d'assiettes, m'sieu.

— Et combien avez-vous d'assiettes ?

— On a chacun la sienne.

LE PATOIS AUX ÉLECTIONS

IL n'était pas rare, jadis, dans notre canton, de lire, en temps d'élections, des pamphlets rédigés en patois. Cette coutume ne s'est pas encore perdue en Savoie. Un de nos lecteurs qui revient de là-bas nous apporte un poème satirique publié dans le vieil idiome populaire contre le maire d'une ville d'eaux et contre deux de ses adjoints. Voici, à titre de curiosité, quelques fragments de ce morceau qui, entre parenthèse, est loin d'être un chef-d'œuvre.

Dien v'tron consé le mouéûton domine,
Chu ving et tré quat'grouin de fouine